

TRAVAIL, FEMMES ET MIGRATIONS DANS LES SUDS

TRAVAILLEUSES EN MIGRATION DANS « LES SUDS »

Déplacements de regards, reconfigurations de l'objet ?

Natacha Borgeaud-Garciandía*, Isabel Georges**

Si un nombre croissant de travaux croise analyse du travail et féminisation des migrations, peu d'entre eux portent sur la diversité des mouvements de travailleuses qui n'ont pas « le Nord », comme l'Europe ou les États-Unis, pour étape finale. Ces travaux ont permis la production d'un corpus analytique aujourd'hui reconnu, réduisant l'invisibilité des femmes en migration. En revanche, le déplacement du regard vers les migrations dans et entre « les Suds »¹ est-il susceptible de faire la lumière sur des terrains peu explorés par les sciences sociales dominantes, d'en enrichir les objets et de contribuer ainsi au renouveau permanent des recherches portant sur les « femmes en migrations » ? À titre d'interrogation et de défi, les coordinatrices de ce dossier² présument qu'un regard issu à fois « des Suds » et « d'en bas » – celui des migrantes elles-mêmes – est à même de modifier les contours de l'objet de recherche et sa contribution plus générale à la sociologie à la croisée du travail, de la famille, du genre et des migrations.

* Sociologue, CONICET/FLACSO (Argentine), associée UMR 201 « Développement et sociétés » (IEDES-Paris 1/IRD), natachbg@gmail.com

** Sociologue, IRD, UMR 201 « Développement et sociétés » (IEDES-Paris 1/IRD)/Université fédérale de São Carlos (UFSCar-DS), Brésil, isabel.georges@ird.fr

1. Nous employons « les Suds » (et « les Nord(s) ») au pluriel et entre guillemets pour en souligner la grande pluralité et les limites heuristiques de la dichotomie « Nord-Sud » qu'il suggère. Parmi les contributions du dossier, la seule exception à ces déplacements « des Suds » concerne l'article d'Alain Tarrus dont l'un des grands apports consiste justement à mettre en question ce type de divisions.

2. Elles-mêmes chercheuses, femmes, et vivant dans des pays dits « en voie de développement ». Ces caractéristiques ne sont nullement en soi gage d'une plus grande distance avec les visions et catégories construites au sein de notre discipline (la sociologie) et desquelles nous nous alimentons. Nous avons par contre des raisons de penser qu'elles ont orienté nos choix, les perspectives adoptées, les angles privilégiés, l'orientation du dossier ainsi que sa présentation.

DES FEMMES MIGRANTES : DÉPLACEMENTS DE REGARDS ET QUESTIONNEMENT DE L'OBJET

Cela peut sembler un truisme, il n'est pourtant pas inutile de le rappeler : les femmes ont toujours été présentes dans les migrations. Elles n'étaient, il y a un demi-siècle, pas beaucoup moins représentées que de nos jours dans les flux migratoires mondiaux (Catarino, Morokvasic, 2005). Elles ont toutefois longtemps été invisibilisées par les études canoniques de la mondialisation du travail et des échanges (Castells, 1998 ; Harvey, 1989), et force est de reconnaître que les choix et biais scientifiques n'ont pas été complètement étrangers au regard (ou à l'absence de regard) qui leur était porté. En France, par exemple, de l'émergence tardive des études migratoires (Bourdieu, Sayad, 1964 ; Sayad, 1977)³ jusqu'aux études plus récentes sur les jeunes « issus de l'immigration » (Beaud, 2002 ; Beaud, Pialoux, 1999), la focalisation sur les migrations de travail masculines, essentiellement en provenance d'Algérie, et la construction d'une image de la femme migrante dans le cadre du regroupement familial ont contribué à forger une image stéréotypée de l'homme migrant comme référent universel (Morokvasic, 2008).

Depuis, nous sommes un peu revenus sur ces images (de la migrante mais aussi du migrant), même si ces objets, comme tout autre, demeurent tributaires des choix et des tendances qui marquent les sciences sociales (des régions dominantes) à un moment donné. Depuis les travaux pionniers des années 1980 (Morokvasic, 1984), mais surtout à partir des années 1990, diverses études et perspectives théoriques se sont développées à la croisée des migrations, du genre et du travail (Oso, Parella, 2012). Selon ces auteurs, ces analyses ont permis de montrer, de façon progressive, les rôles et places occupées par les femmes dans les mondes du travail bouleversés par les effets de la mondialisation, comme l'industrie de la confection, du sexe et l'agriculture, ou encore le travail du *care* et la naissance de « chaînes globales du *care* » (Ehrenreich, Hochschild, 2003) – alors que, pour certains pays comme les Philippines (Parreñas, 2000 ; Chang, 2000), l'exportation de main-d'œuvre domestique et du *care* est devenue une industrie et une stratégie économique nationale. Un autre ensemble de recherches s'est consacré à l'analyse des hiérarchies interfamiliales et de la division sociale et sexuelle du travail dans la sphère privée, sur les lieux d'origine, d'arrivée ou de passage, de même qu'aux hiérarchisations à l'œuvre au sein des emplois domestiques rémunérés. Les études de « l'intersectionnalité » (Crenshaw 1989), qui se situent au croisement de diverses formes de discrimination (de genre, d'ethnie, de « race ») qui touchent

3. Par rapport aux États Unis, notamment, où la question migratoire se situe au cœur de la sociologie (Galloro, Pascutto, Serré, 2010) comme en témoignent les travaux de l'École de Chicago – par exemple, l'étude de Thomas et Znaniecki (1919/1998) –, quoiqu'ils ignorent complètement la place des femmes.

les femmes, travailleuses, migrantes, constituent une approche récente. Du point de vue du travail, certains de ces travaux, souvent d'inspiration féministe (du « Nord »), dénoncent la supériorité accordée au travail de production sur le travail de reproduction. Ce questionnement théorique de départ favorise la visibilisation des formes de discrimination, et de leurs dynamiques migratoires « des Suds » vers « le Nord », et induit, sur le plan méthodologique, à regarder les sphères privée et publique de façon séparée. Or, au-delà de leur apport en termes de visibilisation croissante de la place des femmes dans ces différentes sphères et de la reconnaissance, du moins partielle, de leurs rôles d'actrices, ce biais théorique initial rend plus difficile la mise en lumière des points de vue que les femmes « des Suds » offrent, et qui tendent peut-être plus que d'autres à présenter leurs vies publiques et privées comme une totalité.

Les choix des sciences sociales peuvent soulever des interrogations d'ordre méthodologique, politique et éthique (Lautier, 2010) : en focalisant l'attention sur certains emplois emblématiques largement occupés par des femmes migrantes, sur certains flux migratoires dirigés vers les métropoles du « Nord », on court le risque d'invisibiliser et de naturaliser d'autres situations. En effet, dans un contexte de « féminisation des migrations » (par exemple Roulleau-Berger, 2010), le regard porte davantage sur les femmes migrantes en tant qu'elles se déplaceraient de manière plus autonome que par le passé (migrations essentiellement économiques, liées à la recherche de travail et de meilleures conditions de vie). Ces migrations, internationales, mobilisent en grande partie des femmes vers les « villes globales » (Sassen, 1984), venues assurer le travail de reproduction (domestique, de *care* et sexuel) que les femmes « occidentales », prises sur le marché du travail, ne pourraient plus assurer, leur emploi ne s'étant pas traduit par une meilleure distribution du travail reproductif entre les sexes, mais par le remplacement de ces dernières par des travailleuses domestiques et du *care* venues des pays du « Sud » (Mozère, 2002 ; Parreñas, 2000 ; Ehrenreich, Hochschild, 2003).

Si les femmes migrent davantage seules que par le passé pour occuper les emplois cités, les diverses contributions du dossier permettent toutefois d'apporter quelques observations dont nous croyons qu'elles permettent à la fois de nuancer et d'enrichir les figures prédominantes des travailleuses migrantes.

D'ordre historique d'abord, les migrantes d'aujourd'hui sont héritières des migrantes d'hier. Dans certains cas, en Afrique notamment (Diallo, Ayimpam), mais aussi aux Philippines (Debonneville) ou au Kerala (Percot), elles reproduisent et transforment des schémas migratoires nés avant elles. Dans certaines régions, comme en Amérique latine, elles ont été historiquement majoritaires dans les flux internes (Cruz, Rojas Wiesner, 2000 ; Lara Flores, 2012). Dans le cas du Brésil, les migrations internes constituent, encore jusqu'à très récemment, la source principale de l'emploi domestique (Jacquet, 1998 ; Vidal, 2007).

Il apparaît en outre vain de vouloir séparer migrations réalisées dans le cadre familial et migrations de travail (Miranda, 2012), dès lors que l'analyse de leurs articulations impose de saisir conjointement trajectoires productives et reproductives ; internationalisation du travail productif et reproductif. À Mexico, pour les *Mariás* étudiées par Perraudin, pouvoir mener de front ces deux fonctions sociales (travail de production et de reproduction) est l'une des raisons principales de leur maintien dans la vente informelle, tandis que dans le cas des migrations familiales boliviennes en Argentine analysées par Crivelli, les commerçantes se voient obligées de déplacer certaines tâches reproductives (la garde des enfants) sur le lieu de travail (la rue, mais aussi des petits commerces) pour parvenir à conjuguer leurs obligations productives et reproductives. L'expérience migratoire des femmes ne peut être dissociée du restant de leurs expériences, alors que la migration et ses effets s'insèrent dans l'éventail des choix et des possibilités que ces femmes (pauvres la plupart du temps) perçoivent comme étant à leur portée.

Dans ce sens, la décision de migrer est le fruit de négociations, de décisions, d'une organisation familiale prise avec la famille d'origine ou constituée. Même lorsqu'il s'agit de les fuir, la famille, la communauté, le milieu d'origine sont étroitement impliqués dans la décision de migrer. Les configurations familiales sont diverses. Ces migrantes peuvent, à leur tour, entreprendre de faire venir des membres de leur famille, conjoint, enfants, parentèle plus élargie, une fois stabilisées statutairement ou installées dans le pays d'accueil (par exemple Percot, Tarrius, Crivelli). Ou choisir d'effectuer des allers-retours pour maintenir leur présence en mobilité. Ou bien envisager leurs déplacements seules, ou en couple, les enfants étant confiés à la parentèle restée sur place, etc. Ainsi, le fait de migrer, même seule, mobilise un ensemble d'acteurs tout au long du parcours migratoire, l'unité domestique, mais aussi l'État, des réseaux qui peuvent aller des filières communautaires d'entraide aux réseaux mafieux, sans omettre les multiples dépendances qui se tissent dans les lieux d'arrivée ou de passage. On pourrait imaginer, à titre d'hypothèse, que cette diversité d'acteurs impliqués dans les migrations de travail féminines est plus importante que dans les migrations masculines, du fait de la place des femmes dans la famille, de leur position diversement dominée ou de certaines des activités qui entraînent leurs migrations. Elle pose d'intéressants défis, diversifie les échelles d'analyse et les méthodes d'enquête, fait apparaître des espaces intermédiaires, interstitiels, de la régulation et de la répartition des flux migratoires, ainsi qu'une complexification des formes de dominations (et de résistances), des clivages et des modes de hiérarchisation, ainsi que de leurs articulations, ou encore des différents rôles que peut jouer chacun de ces acteurs.

Par ailleurs, comme l'a bien démontré Morokvasic (2011), la travailleuse domestique et du *care* s'est imposée, conjointement avec celle de la « victime »

(prostituée et/ou victime de la traite), comme l'une des grandes images prototypiques de la travailleuse migrante. Bien que ces services mobilisent et absorbent une part significative des femmes en migration, leur focalisation fait toutefois écran à la grande diversité de situations, de parcours, d'emplois, de mobilités et de stratégies développées par les femmes en migration, ainsi qu'aux effets genrés des opportunités migratoires et d'emploi, notamment liées aux politiques (tout aussi genrées) des pays de provenance (Debonneville) et d'arrivée (Catarino, 2011).

Last but not least, la focalisation d'un type de migration allant du « Sud » vers le « Nord » tend à reléguer à l'arrière-plan la richesse des mobilités féminines entre différents espaces, aux « Suds » comme aux « Nords », lesquelles peuvent se dérouler à distance ou préfigurer les mobilités vers des pays occidentaux. Si les migrations des « Suds » ne sont pas ignorées, leur visibilité est fonction de leur aptitude à se structurer de manière à soutenir les migrations en direction des pays riches. Or, elles introduisent une complexification des trajectoires à la croisée du travail, de la famille et des mobilités. Sur le plan méthodologique, elles peuvent faire l'objet d'analyses plus traditionnelles, cependant pour en saisir la complexité, des dispositifs d'enquête multi-scalaires n'introduisant pas de hiérarchisations *a priori* au départ, s'avèrent nécessaires pour mettre en lumière des schèmes migratoires nouveaux ou moins visibles. Paradoxalement, ces dispositifs sont capables de faire émerger aussi bien de nouvelles agencités, d'actrices individuelles et collectives, que des forces supra-nationales et surdéterminantes, à la croisée de rapports interethniques, interreligieux et/ou de domination de genre.

Force est alors de rappeler que ne migre pas qui veut et ce ne sont généralement pas les individus les moins dotés en capitaux économiques, culturels et sociaux qui ont la possibilité de migrer dans de lointaines et riches contrées (Cambrézy, Charbit, 2007 ; Portes, 1997). Les migrations internes, ou les migrations ou « mobilités » (Catarino, Morokvasic, 2005) qui se déroulent entre pays limitrophes, géographiquement et culturellement proches, peuvent permettre aux femmes migrantes de mieux conjuguer les attentes et obligations, notamment familiales, entre éloignement et proximité, voire représenter un « entraînement » migratoire en vue d'étapes futures plus éloignées ou d'un type de mobilité plus valorisé. Ces différents types de migrations entretiennent des rapports étroits. Les trajectoires kinoises analysées par Ayimpam, par exemple, témoignent de l'interdépendance entre migrations internes, temporaires et pendulaires ; Parreñas (2000) a, quant à elle, montré de quelle manière des migrantes internes philippines, plus pauvres, pallient par leur travail l'absence des migrantes au long cours. Ces dernières migrations doivent être analysées au même titre que celles qui déplacent des femmes vers les pays riches, non seulement en tant qu'elles les soutiennent, mais dans leur logique propre et celle des trajectoires des femmes concernées. En Afrique, les migrations se

produisent bien plus au sein du continent que vers le « Nord » (Cambrézy, Charbit, 2007). Elles se déploient en outre vers la Chine, l'Asie du Sud-Est ou les Pays du Golfe, au gré des transformations économiques et du développement de comptoirs commerciaux (Diallo ; Bertoncello, Bredeloup, 2009), ou encore vers l'Amérique latine (Minvielle, 2013). Finalement, ces migrations peuvent mieux répondre aux stratégies des migrantes et permettent une analyse des articulations et des effets croisés entre migrations de travail, relations de genre et configurations familiales. Pour certaines infirmières migrantes indiennes du Kerala, par exemple, la ségrégation ethnique et le mépris mutuel entre populations locales et immigrées qui prévalent dans les Pays du Golfe offrent la possibilité d'articuler les changements et les continuités des rôles de genres et familiaux de la culture d'origine, ce qui rend pour certaines migrantes ces destinations plus attractives et moins déstabilisantes que les *eldorados* occidentaux porteurs d'injonctions sociales d'intégration.

Les divisions dichotomiques – géographique ou politique – contribuent par ailleurs à masquer une part de la réalité des migrations (leur diversité, leurs articulations, avec, avant ou indépendamment des mouvements vers les « Nord(s) »). De surcroît, elles résistent mal à l'analyse des parcours migratoires et des motivations et stratégies des migrant-e-s qui ne peuvent se limiter au seul désir de migrer vers des pays riches occidentaux mais se situent à la croisée de nombreux facteurs (situation familiale, opportunités d'emploi, politiques migratoires, existence de contacts, etc.), variables selon les situations et dans le temps, qui doivent être soupesés et sont directement impliqués dans les tracés migratoires des migrantes. Les migrations – et, à plus forte raison, les migrations féminines, de par les responsabilités familiales qui incombent aux femmes – n'impliquent pas uniquement la migrante, et les décisions prises par elle auront un impact direct sur la vie d'autres individus, au premier rang desquels ses plus proches parents. Parfois, migrer ici ou là, ici plutôt que là, dépend moins des destinations en soi que des opportunités qui se présentent, ou de l'évaluation complexe des pour et des contres, au même titre que des changements d'activité, qui peuvent sembler, en apparence, aléatoires (Rizek, Georges, Freire da Silva, 2010).

De plus, à travers la diversité des trajectoires, apparaissent (ou se trouvent reléguées) une diversité (plus ou moins grande) de centralités et de périphéries, une « multipolarité » changeante de l'espace global et des mouvements migratoires qui, du point de vue de l'individu, de sa famille ou de l'histoire migratoire dont il hérite, implique diachroniquement et/ou synchroniquement une multiplicité d'espaces. Tout comme l'exemple emblématique des transmigrants qui se jouent des démarcations officielles par leurs logiques propres (unissant, dans une langue et une identité *outsiders* conjointement élaborées, des hommes et femmes de divers pays et continents) (Tarrius), les dynamiques migratoires répondent davantage à des phénomènes de pluralisation/multipolarisation des économies

et de décomposition/recomposition des marchés de l'emploi et du sous-emploi (Rouilleau-Berger, 2010), lesquels, malgré la fragmentation apparente, imposent une continuité dans l'analyse des différentes formes migratoires. Alors que des migrant-e-s de pays subsahariens tentent, au péril de leur vie, de parvenir à passer la frontière qui les sépare de Ceuta et Melilla, portes de l'Europe, d'autres migrant-e-s, espagnol-e-s cette fois, fuient la crise économique vers le Maroc ou l'Amérique latine à la recherche d'emplois.

Ainsi, ces divisions perdent de leur puissance analytique à l'écoute du vécu de certain-e-s migrant-e-s et à l'analyse de leurs trajectoires. Il ne suffit pas de se demander ce que les frontières (géographiques, politiques) font aux migrant-e-s, on peut également s'interroger sur ce que les migrant-e-s font des limites et des frontières établies, et de la hiérarchie de valeurs qui les accompagne. Frontières brouillées, mélangées, sujettes aux objectifs et stratégies poursuivis. On pense à l'éventail de possibilités migratoires et aux choix effectués par les infirmières kéralaises, en fonction de divers éléments directement mobilisés par leur situation migratoire, comme les risques liés à l'impact identitaire selon la destination ou les choix éducatifs pour leurs enfants. On songe également aux commerçantes sénégalaises analysées par Diallo qui, aux prises avec les jeux de la concurrence et des prix, redessinent de nouvelles routes d'approvisionnement pour leurs perpétuels déplacements entre le Sénégal, les pays moyen-orientaux, la Chine, les Pays du Golfe (tandis que leurs aînées se rendaient au États-Unis et en Europe). Sara Lara Flores (2012) rappelle que, dans certaines régions d'Amérique latine, les migrations indigènes intra-régionales s'articulent avec d'anciens territoires ethniques qui ne se superposent pas aux frontières officielles des Nations et débouchent actuellement sur des mouvements régionaux à caractère transnational. Enfin, nos propres recherches témoignent d'une conjugaison ou division migratoire au sein des familles, et des femmes de la famille, les unes migrant au sein ou à proximité du pays d'origine, tandis que les autres traversent l'océan, pour travailler les unes et les autres dans le même secteur du *care* aux personnes âgées.

DES MIGRATIONS FÉMININES DE TRAVAIL : DES FACTEURS MACROSOCIAUX À LA COMPLEXITÉ DES FIGURES MIGRATOIRES

Facteurs macrosociaux et migrations de travail

Un certain nombre d'éléments permet de brosser une image des femmes travailleuses en migration. D'un côté, il est vrai, une telle construction, par définition simplificatrice, ne permet pas de rendre hommage à la richesse et à la diversité de ces expériences migratoires ; mais, par ailleurs, elle permet de soulever un certain nombre de problématiques centrales aux phénomènes étudiés, se situant à divers niveaux d'analyse, croisant facteurs macro-économiques (des

conséquences des politiques d'ajustement structurel aux enjeux que représentent les transferts d'argent réalisés par les migrant-e-s⁴), politiques migratoire et d'emploi des pays concernés, conditions de vie et de travail, ou encore configurations et conséquences familiales, le tout nécessairement ceint par une perspective de genre – mais aussi « ethnique »⁵ – déterminante dans les expériences et trajectoires des femmes migrantes. Comme le rappellent Dussault et Piraux, parmi nombre de chercheur-e-s, « les conditions, les expériences et les conséquences de la migration sont forcément influencées par le genre et agissent à leur tour sur les relations et les questions de genre (...). [Il] structure la configuration du marché du travail international [et national] ; il modèle la division du travail rémunéré et non rémunéré dans le cadre de l'immigration, et en même temps il façonne l'économie familiale et locale, tant dans les pays d'émigration que d'immigration »(2004).

Ces auteures soulignent, dans un bref état de la question croisant rapports de genre et migrations, quelques-uns des facteurs que l'on a tendance à retrouver lorsque l'on étudie les migrations féminines⁶, tandis que l'ensemble des articles du dossier nous pousse à mettre postérieurement en lumière la diversité dans les nombreuses thématiques qui s'en dégagent.

Parmi les facteurs favorisant la migration, elles distinguent en premier lieu les facteurs structurels macro-économiques, en particulier les effets de la mondialisation de l'économie et des restructurations économiques sur la pauvreté et le chômage endémique qui poussent hommes et femmes vers la voie de la migration et la recherche de meilleures conditions de vie. Les femmes migrent non seulement lorsqu'elles-mêmes ne trouvent pas d'emploi dans leur pays d'origine mais aussi, et peut-être surtout, lorsque leur conjoint se retrouve au chômage. Le développement inégal entre pays (mais pas nécessairement entre pays « riches » et « pauvres », il suffit que l'un soit juste un peu mieux loti que l'autre, comme l'illustrent, par exemple, les contributions d'Ayimpam ou Crivelli), ou entre régions, de même que les crises économiques ou politiques, engendrent une grande partie des migrations. Cependant, ces mobilités ne sont pas uniquement le fait de migrants fuyant la pauvreté ou le chômage mais également d'individus sachant mettre à profit ces inégalités dans le cadre

4. L'exemple emblématique des Philippines, décrit par Debonneville dans ce dossier, est saisissant. Les transferts d'argent réalisés par les migrant-e-s représentèrent, en 2012, 10 % du PIB. L'industrie migratoire est conçue comme une stratégie économique à l'épreuve des crises économiques et politiques. Même là où l'émigration n'est pas institutionnalisée, les activités des migrant-e-s représentent des enjeux considérables pour les femmes et leurs proches, les États et les nombreux intermédiaires (Falquet *et alli*, 2010).

5. Le terme ethnique (ou race, origine, provenance) fait ici référence à l'étiquette dont se trouvent affublées les personnes étrangères (ou non), sur la base de leur couleur de peau, ou la manière de parler ou de se vêtir, ce qui renvoie à une altérité supposée distinguer les « autres » d'un « nous ».

6. Il s'agit, dans cette synthèse, de migrations (émigration-immigration) féminines internationales (essentiellement Sud-Nord) de femmes non qualifiées ou, du moins, que l'on retrouve dans des emplois fortement dévalorisés, comme l'emploi domestique et la prostitution.

d'échanges commerciaux plus ou moins légaux (Diallo, Ayimpam ; Tarrus, 2002) ou pour effectuer des travaux saisonniers. Ces dernières mobilités, soutenues, parfois lointaines, n'impliquent pas une « rupture » avec le pays d'origine qui demeure le lieu de vie⁷.

À ces facteurs macroéconomiques qui poussent hommes et femmes vers le départ, s'ajoutent des structures sociales et économiques patriarcales représentant un *stimuli* supplémentaire à la migration des femmes (Dussault, Piraux 2004). Les pratiques religieuses et culturelles, des formes de violence « légitimées », un contrôle social et familial excessif sont autant de facteurs pouvant stimuler la décision de partir. Ces départs ne doivent pas nécessairement être lus comme une coupure radicale ou une forme de libération de la migrante. On ne rompt pas facilement avec l'ordre genré de sa culture, quelle qu'elle soit. Les indiennes kéralaises, qui articulent finement transformations et continuités de la culture d'origine en migration, en sont un excellent exemple (Percot). Il en est de même pour les jeunes femmes boliviennes fuyant leur village et se retrouvant seules en ville, subissant des dominations et discriminations multiples de par leur âge, leur origine ethnique, leur sexe, leur travail d'employées domestiques et les conditions (d'isolement, d'absence de reconnaissance, voire de mépris) dans lesquelles il se déroule (Blanchard). La discrimination sexuelle touche significativement le travail au sein de l'unité domestique et du marché du travail, dans les pays de départ et d'arrivée. La majorité des migrantes non qualifiées travaillent sans être déclarées, occupent des emplois précaires, peu ou pas protégés par les législations du travail, parfois stigmatisés, voire criminalisés (criminalisation liée à l'individu auquel tout statut juridique est dénié, ou à l'activité elle-même). Ceci est également vrai pour les hommes, employés dans des secteurs fortement « masculinisés », sur des chantiers, comme ouvriers agricoles, ou dans des activités à risque (Morice, Potot, 2010). Les femmes sont, pour leur part, en grande partie employées dans les secteurs des services à domicile et personnels ; emplois qui, d'une part, apparaissent comme une extension du rôle qui leur est assigné dans l'unité domestique (avec les conséquences que cela a sur le déni de reconnaissance du travail, voire sa franche dévalorisation) et, par ailleurs, se déroulent dans des espaces privés, et/ou à l'abri des regards, souvent dans un grand isolement, ce qui les rend d'autant plus vulnérables (Borgeaud-Garciandía, 2012). Si elles peuvent les pousser au départ, les structures patriarcales ne vont pas forcément à l'encontre des stratégies des migrantes et de leur famille, voire des États⁸.

7. À moins que ces formes migratoires se combinent dans le cadre de ce que nous pourrions appeler un pré-apprentissage à la mobilité commerciale (Ayimpam).

8. Exportateurs de main-d'œuvre domestique ou, par exemple, lorsque le développement des emplois de proximité et le besoin de main-d'œuvre s'accompagnent de politiques migratoires spécifiques moins contraignantes pour les employées du secteur.

La figure de la femme travailleuse migrante dans, entre et depuis les « Suds » : éclatement de l'objet ou émergence de nouvelles formes d'agencéité ?

L'analyse des migrations féminines dans, entre ou depuis les « Suds » témoigne de la complexité de la figure de « femme travailleuse migrante ». Elle se démultiplie en une pluralité de figures qui articulent de manière complexe et variable l'origine, la situation socio-économique, le niveau de formation, les processus de qualification/déqualification, les arrangements familiaux, les (en)jeux du pouvoir au sein de l'unité domestique, la structuration des marchés du travail et des économies dans les différents pays de résidence ainsi que leurs politiques migratoires et du travail, les formes des parcours migratoires nationaux, internationaux ou transnationaux, ou encore la capacité de maintenir une unité de soi dans des contextes de dominations multiples. Cela nous amène à achever cette présentation sur ce qui justement devient la caractéristique centrale des migrations analysées, quelques illustrations de la diversité des phénomènes entrelacés à laquelle elles renvoient :

Diversité des parcours migratoires

Comme le rappellent plusieurs auteurs⁹, le schéma « classique » qui entend la migration comme le transfert de populations d'un lieu (pays, région) dans un autre (idem) – parfois avant d'envisager, bien des années plus tard, un retour « au pays » – n'est plus à lui seul apte à traduire la grande diversité des mouvements des hommes et des femmes. Ceci ne signifie aucunement la caducité de ce modèle (Morice, Potot, 2010)¹⁰, prégnant dans les pays développés, en France notamment. Il s'accompagne plutôt de déplacements et de parcours migratoires pas toujours résolument nouveaux mais qui s'avèrent, sous l'effet de la mondialisation, avec l'accélération des mouvements (productifs, financiers), le développement de nouvelles technologies de la communication (Castells, 1998), la réduction des distances géographiques, plus massifs, plus rapides, mais aussi plus visibles pour les sciences sociales. Cette complexification de la cartographie migratoire, de ses temporalités et de ses formes, qui se dessinent notamment au gré des politiques migratoires nationales ou régionales, se manifeste non seulement dans/par un monde globalisé mais aussi le long des trajectoires familiales et individuelles. Cependant, comme en témoignent *tous* les articles du dossier, une dichotomie qui opposerait « anciens » et « nouveaux » modèles migratoires amènerait 1) à ignorer l'effet décisif de l'histoire (des régions, des pays, histoire coloniale, histoires migratoires) dans les permanences et les transformations

9. Tarrus (2002), Catarino et Morokvasic (2005), Roulleau-Berger (2010), entre autres.

10. Comme le rappellent ces auteurs, le modèle du « travailleur immigré » (bien trop vite opposé au migrant des temps modernes) « nous renvoie à des réalités dont il serait risqué, voire intellectuellement abusif, de nier la persistance et l'omniprésence en dépit, ou plutôt au cœur même de tous les schémas migratoires dont on ne retiendrait que la nouveauté » (2010, p. 6).

des migrations actuelles ; 2) à gommer les déplacements (d'hommes *et* de femmes) non compris dans ces schémas, et qui pourtant jouent, et ont historiquement joué, un rôle central dans les configurations populationnelles et économiques de certaines régions ; 3) à ignorer les articulations générationnelles, familiales ou individuelles entre schémas migratoires. Par exemple, Ayimpam rappelle que a) les migrations pendulaires des commerçantes entre les deux Congos, ne représentent pas une nouveauté, b) elles représentent un support important au commerce transfrontalier, c) circonscrites dans l'espace, elles se trouvent directement connectées aux réseaux internationaux de commerce et de migrations d'Afrique et d'Asie, d) elles sont précédées – hier comme aujourd'hui – de migrations temporaires dans le pays voisin (ici le Congo Brazzaville), au cours desquelles les migrantes constituent une petite épargne pour débiter le commerce (tout en subvenant aux besoins de leur famille restée sur place) et s'initient aux codes et aux ficelles du métier. Ces temps d'apprentissage migratoire et professionnel, apparaissent également avec plus ou moins de succès dans les parcours des prostituées étudiés par Tarrus, des employées domestiques analysées par Blanchard, des commerçantes de Diallo, sans parler de son institutionnalisation par l'État philippin (Debonneville).

Les migrations régionales et internes en Amérique latine sont également riches d'enseignements. Si les migrations vers les pays du « Nord » ont augmenté (Pellegrino, 2007)¹¹, les migrations régionales se sont féminisées (Martinez Pizarro, 2003), de même que les migrations vers les villes, puis entre les villes, ont toujours déplacé plus de femmes que d'hommes (Cruz, Rojas Wiesner, 2000 ; Lara Flores, 2012). Dans le cas des migrations vers le « Nord », il n'est pas rare qu'elles aient été précédées de déplacements en cascade, internes et/ou régionaux, pas plus qu'il n'est rare que les migrations vers des pays économiquement mieux dotés représentent à leur tour une étape au cours d'une trajectoire qui se poursuit ailleurs. En témoignent, par exemple, les employées domestiques présentées par Blanchard, qui sont, au cours de leur parcours, passées par le Brésil ou l'Argentine, où elles ont exercé des activités dans la confection, avant de rentrer en Bolivie ou de prolonger leur périple ailleurs. En ce sens, trop privilégier les migrations féminines en direction des pays occidentaux revient à se priver de la multiplicité de figures et de combinaisons que ces migrations revêtent, que ce soit en Amérique latine, en Afrique, dans les « Suds », entre ces continents. Ces figures ne sont d'ailleurs pas réservées aux « Suds ». Il se peut ainsi que, dans nos contrées, l'analyse des migrations internes, qu'elles précèdent ou non des migrations de plus longue distance, aient été quelque peu délaissée et que regarder ailleurs peut aider à renouveler la vision que nous en avons.

11. Elles connaîtraient en outre un phénomène de masculinisation, sous l'effet d'opportunités de travail (Lara Flores, 2012) ou du regroupement familial faisant suite aux migrations féminines (Pellegrino, 2007).

Diversité des dominations

Il est éclairant que toutes les contributions portant sur l'Amérique latine, et particulièrement les migrations internes incluses dans la deuxième partie de ce dossier, placent en leur centre les articulations entre les rapports sociaux de sexe, race et classe. Tout comme l'industrie du *care* philippin analysé par Debonneville, les hiérarchies héritées de l'histoire coloniale de certaines régions latino-américaines sous-tendent encore les représentations et les classements sociaux actuels, réservant aux femmes indiennes/ethnicisées la place sociale et les activités les plus dévalorisées. Loin de se cantonner à un espace national, elles intègrent dans un même mouvement des échelles de valeur sur le marché domestique international. Dans le texte de Durin, les comparaisons patronales entre employées domestiques indigènes, indiennes, philippines et africaines établissent un lien immédiat avec l'internationalisation de l'emploi et de l'employée domestiques, et témoignent de la construction de critères et de préjugés raciaux, genrés et ethniques/raciaux bien au-delà des frontières nationales.

Pour en revenir au continent latino-américain, femmes, paysannes, indiennes, elles sont, au Mexique (Durin) comme en Bolivie (Blanchard), très nettement sur-représentées dans les emplois domestiques urbains, notamment les emplois à demeure. Pourtant, dans sa contribution, Perraudin montre que le commerce de poupées réalisé par des femmes otomis ne peut être uniquement lu comme la seule résultante du cumul d'inégalités de genre, de classe et d'ethnicité, mais aussi comme une activité qui joue un rôle important dans l'appropriation identitaire à l'intersection des rapports cités. Lara Flores (2012) rappelle le rôle que joue l'appartenance ethnique sur les parcours migratoires des migrantes en Amérique latine. Il s'agit là d'une réalité indiscutable dans nombre de régions bien qu'il faille se garder de tomber dans des généralités abusives qui feraient des « Suds » des régions homogènes, gommant la diversité et les différences qui s'inscrivent au sein des continents et de chaque pays. Ainsi, la problématique de l'ethnicité est-elle moins prégnante dans les pays du Cône Sud, ce qui n'efface pas pour autant le problème de départ. À Buenos Aires, par exemple, les employées domestiques et du *care* issues des migrations internes ont été progressivement et en partie remplacées par des migrantes provenant d'autres pays latino-américains. Les migrantes péruviennes, par exemple, ne sont pas forcément « indiennes », elles proviennent essentiellement des villes côtières, et ne sont pas elles-mêmes à l'abri de reproduire les classements discriminatoires prégnants dans leur pays d'origine (Borgeaud-Garciandía, s/d).

Les textes ici présentés témoignent de formes de dominations diverses, puissantes et enchevêtrées, qui vont de la production d'individu pour la servilité (Debonneville) aux limites qui contraignent les efforts d'autonomisation des femmes (Blanchard, Ayimpam). Sans oublier les conditions de mise au travail des femmes, pour beaucoup dans des emplois précaires, peu (ou pas) protégés

et rémunérés, qui peuvent témoigner de formes de contraintes extrêmes. Plus généralement, ce qui transparait, c'est qu'il est infécond et vain de vouloir opposer domination et résistance ou *empowerment*. La migration, ses causes et ses conséquences, les conditions de vie avant et après, présentent des articulations complexes et inachevées entre dominations et résistances (Borgeaud-Garciandía, 2009), dont témoignent les trajectoires dans leur déroulement et les histoires de vie (comme réinterprétions sujettes aux jeux de la mémoire et de l'oubli). L'inventivité dont font preuve les migrantes (Mozère, 2010), à l'heure de conjuguer les multiples responsabilités qui pèsent sur elles sur chaque lieu de vie, témoigne, au-delà des injonctions sociales et culturelles auxquelles elles peuvent adhérer ou pas, d'un ensemble complexe de facteurs à prendre en compte si on veut éviter de tomber dans le piège des préjugés¹² ou de la condescendance. Même les « malgré elles » – pour reprendre la formule tristement jolie de Tarrius – privées de la possibilité de gérer leur transmigration, vendues aux enchères comme de la vulgaire marchandise, acquièrent sous la plume de l'auteur une voix, des désirs, font preuve de volonté et ont réalisé des choix. Ici, les destins comparés de ces travailleuses du sexe témoignent de la complexité des jeux entre dominations, réseaux et trajectoires. Au final, n'est pas forcément la plus dominée celle qu'on croit.

Diversité d'acteurs et de stratégies

Dominations institutionnalisées, dominations personnalisées – les unes n'excluant pas les autres –, elles proviennent et s'exercent en de multiples lieux, par de multiples biais, et s'articulent de manière changeante et toujours originale. Que l'on cherche à repérer les rouages de leurs articulations, ou que l'on regarde du côté des stratégies déployées par les migrantes, un très large éventail d'acteurs émerge qui, selon les cas, se déploient à divers niveaux de pouvoir et d'influence. La liste est inépuisable : les États qui, tour à tour, contrôlent, punissent, laissent faire, organisent (les départs ou les arrivées), s'accommodent, sélectionnent les candidat-e-s au départ ou à l'arrivée. Des hôpitaux et des agences, de formation, de recrutement, publiques ou privées. Des trafiquants d'électronique, de femmes ou de psychotropes. Des clients, des touristes, des religieuses, des marins. Des amants. D'autres migrantes, des collègues. Les populations d'origine et locales. Des diasporas, des réseaux communautaires. Les familles, d'origine, constituée, des conjoints, des enfants. La parentèle élargie. Des « parrains » et des « marraines ». Des employeurs, bien sûr, etc. Y évoluent nombre de figures masculines occupant des positions de pouvoir – dont quelques-unes seront parfois sinon remises en cause, du moins transformées (Percot, Ayimpam, Perraudin). Mais aussi des femmes, les

12. Comme une vision évolutionniste qui considérerait la migration féminine comme une expérience à même de transformer une « femme traditionnelle » (mère au foyer, dépendante du mari) en « femme moderne » autonome et travailleuse (Miranda, 2012).

employeuses (essentiellement dans l'emploi domestique), les femmes partageant les responsabilités familiales et domestiques, et les anciennes migrantes tour à tour initiatrices, éducatrices, intermédiaires, courtières, concurrentes.

Il n'y a pas une seule cause explicative déterminant le départ, les mobilités et les décisions que prennent les femmes migrantes. Leurs trajectoires sont tributaires d'une multitude de décisions et impliquent de nombreux acteurs. C'est pourquoi il nous semble nécessaire de situer ces ensembles de stratégies, de mouvements et de décisions dans les contextes qui leur donnent tout leur sens. Les textes de Percot et d'Ayimpam sont particulièrement illustratifs des articulations et enchevêtrements entre stratégies personnelles, familiales, matrimoniales, amoureuses, professionnelles, générationnelles, économiques, et bien sûr migratoires, ainsi que de leurs transformations le long de leurs trajectoires. Les mobilités et les stratégies apparaissent fortement corrélées, comme nous l'avons vu plus haut, à la situation socio-économique du lieu d'origine (crise économique, chômage – notamment masculin, etc.), mais aussi au cycle de vie et à la situation familiale de la migrante. Les motivations, stratégies et projections des adolescentes et des jeunes femmes sans enfants diffèrent de celles des femmes ayant constitué leur propre famille avant le départ en migration ou encore des femmes mères de grands enfants. Le fait même de constituer sa propre famille peut se traduire par une rupture biographique migratoire et de travail (Blanchard, Perraudin). L'incompatibilité entre cette nouvelle situation familiale et l'emploi domestique à demeure peut amener la travailleuse à changer d'emploi (dans le commerce de rue, par exemple), à regagner le foyer pour se consacrer aux tâches reproductives, à moins que l'enfant soit confié à une autre personne ou qu'elle puisse l'amener vivre sur son lieu de travail, le temps que dure l'emploi.

CONCLUSION

Les migrations féminines entre « les Suds » nous placent immédiatement face à une complexification des trajectoires et des logiques qui les sous-tendent ; des logiques qui relèvent à la fois de stratégies (plus ou moins contraintes) de travail, familiales et de mobilité, tandis qu'apparaît une multiplicité d'acteurs impliqués dans leur mise au travail et leur mise en mouvement.

Nous aurions pu resserrer l'analyse autour des migrations du *care*, ou spécifier un angle d'approche privilégié (la domination, par exemple) mais cela serait revenu soit à renforcer encore davantage les traits les plus visibles des migrantes, soit à éviter le défi de la diversité en privilégiant un unique angle de lecture. Or, c'est justement cette diversité qui incarne la caractéristique centrale des migrations analysées. Cette diversité n'est peut-être pas spécifique aux « Suds », cependant elle a pour avantage de faire la lumière sur la richesse des déplacements

qui mobilisent des femmes, des travailleuses, à travers le monde, ainsi que la multiplicité des éléments à prendre en considération au cours des différentes étapes migratoires, en fonction des responsabilités, places et attentes qui pèsent sur elles parce que femmes, et qui se situent à la croisée de multiples « sphères » publique, privée, familiale, intime, tant en provenance du lieu d'origine que des étapes ou destinations migratoires.

Pourtant si l'on peut s'interroger sur l'éclatement des instances de la régulation et leurs changements d'échelle, les divers agencements migratoires, la démultiplication des rapports sociaux impliqués dans ces destins migratoires, l'émergence d'une agencité des femmes et de nouvelles formes de solidarités féminines même dans des situations « limites » (ou de « la vie nue », Agamben, 1995), force est de constater qu'au bout du compte, les femmes qui migrent dans les « Suds » sont, pour la plupart, plutôt pauvres ou dépourvues des supports les autorisant à se projeter positivement dans leur lieu d'origine. Par ailleurs, malgré nos précautions de départ, il est impossible de nier l'étroitesse des marges de leurs débouchés professionnels, du moins ceux qui apparaissent au sein du dossier : le travail du *care* sous toutes ses facettes (domesticité, travail du sexe, travail de soin) et le commerce. Si les approches en termes de sociologie de la famille et du genre de l'activité du travail ont permis de montrer cette agencité nettement plus diversifiée des femmes ; à l'inverse, la sociologie du travail réinjectée dans celle des rapports sociaux de sexe dans et entre les « Suds » montre que les femmes y ont acquis une visibilité dans l'espace public, ancrée paradoxalement dans leur fonction sociale de reproduction (Georges, 2009). Leurs mobilités semblent toutefois y avoir apporté une souplesse plus importante pour négocier des compromis originaux en termes de dépendance et d'autonomie, pour lesquelles la distance peut respectivement jouer un rôle de tampon, ou de médiation.

Ce dossier se veut un apport à la connaissance des migrations de femmes-travailleuses qui s'inscrivent dans des logiques parfois semblables, parfois dissemblables, des migrations plus étudiées vers les pays développés. À moins qu'elles ne les précèdent. Il se veut une contribution à la cartographie complexe des figures, des parcours, des formes de mises au travail et des motivations des migrantes. Les contributions présentées représentent un petit tour d'horizon d'un thème extrêmement vaste. Les problématiques soulevées elles-mêmes sont à ce point variées que plusieurs d'entre elles n'ont pu être abordées malgré leur importance (ainsi n'avons-nous pu retenir que la cinquième partie des problématiques visualisées, transversales à l'ensemble des articles présentés). Qu'à cela ne tienne : l'étendue d'un tel sujet – « travail, migrations et femmes dans les Suds » – représente un défi en tant qu'il oblige à s'ouvrir à d'autres travaux et à poursuivre des recherches qui permettraient de dessiner une image plus complète, plus complexe et plus nuancée des migrations féminines.

BIBLIOGRAPHIE

- Agamben G., 1995, *Homo Sacer: Sovereign Power and Bare Life*, Stanford, Stanford University Press.
- Beaud S., 2002, *80 % au bac et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, La Découverte.
- Beaud S., Pialoux M., 1999, *Retour sur la condition ouvrière, Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Paris, La Découverte.
- Bertoncello B., Bredeloup S., 2009 « Chine-Afrique ou la valse des entrepreneurs-migrants », *REMI*, vol. 25, n° 1, pp. 45-70.
- Borgeaud-Garciandía N., 2009, *Dans les failles de la domination*, Paris, PUF.
- Borgeaud-Garciandía N., 2012, « Le care à demeure. Le travail des *cuidadoras* migrantes à Buenos Aires », *Travailler*, n° 28, pp. 75-100.
- Borgeaud-Garciandía N., s/d, « Trajectoire de vie et relations de domination de classe, sexe et « race », Réflexions à partir de travailleuses du care immigrées à Buenos Aires », Document de travail (publication en cours d'évaluation).
- Bourdieu P., Sayad A., 1964, « Paysans déracinés, bouleversements morphologiques et changements culturels en Algérie », *Études rurales*, n° 12, pp. 56-94.
- Castells M., 1998, *La société en réseaux*, Paris, Fayard.
- Cambrézy L., Charbit Y., 2007, « Éditorial : Migrations internationales et vulnérabilités », *REMI*, vol. 23, n° 3, pp. 7-11.
- Catarino C., 2011, « Politiques migratoires et politiques d'emploi : la flexibilité sexuée en Europe », *Cahiers du Genre*, n° 51, pp. 93-112.
- Catarino C., Morokvasic M., 2005, « Femmes, genre, migration et mobilités », *REMI*, vol. 21, n° 1, pp. 7-27.
- Chang G., 2000, *Disposable Domestic, Immigrant Women Workers in the Global Economy*, Cambridge (MA), South End Press.
- Crenshaw K. W., 1989, *Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics*, Chicago, University of Chicago Legal Forum.
- Cruz H. A., Rojas Wiesner M. L., 2000, « Migración femenina internacional en la frontera sur de México », *Papeles de Población*, n° 23, pp. 127-151.
- Dussault A.-M., Piraux A., 2004, « État de la réflexion et guide bibliographique sur les migrations et les rapports de genre », *Genre & développement*, document de travail, n° 1.
- Ehrenreich B., Hochschild A. R., 2003, *Global Woman: Nannies, Maids, and Sex Workers in the New Economy*, New York, Henry Holt and Company, LLC.
- Falquet J., Hirata H., Kergoat D., Labari B., Le Feuvre N., Sow F. (dir.), 2010, *Le sexe de la mondialisation, Genre, classe, race et nouvelle division du travail*, Paris, Presses de Sciences Po.
- Galloro P.-D., Pascutto T., Serré A., 2010, « De l'immigré à l'émigré ? L'entretien biographique en contexte(s) migratoire(s) », *Temporalités*, n° 11, disponible sur <http://temporalités.revues.org/1168>
- Georges I., 2009, « Entre discrimination et reconnaissance : les employées domestiques de São Paulo » in Cabanes R., Georges I., (dir.), *São Paulo, la ville d'en bas*, Paris, L'Harmattan, pp. 69-88.
- Harvey D., 1989, *The Condition of Postmodernity*, Cambridge, Blackwell Publishers.
- Jacquet C., 1998, *Choix migratoire, choix matrimonial : devenir domestique à Fortaleza*, Thèse de doctorat en sociologie, Université Lumière Lyon 2.

- Lara Flores S., 2012, « Division sexuelle des migrations internes et internationales en Amérique latine » in Cossée C., Miranda A., Ouali N., Séhili D. (dir.), *Le genre au cœur des migrations*, Paris, éditions Pétra, pp. 43-58.
- Lautier B., 2010, « Introduction » (Partie 1 : « Économie mondialisée : transformations de la division sexuelle et internationale du travail ») in Falquet J., Hirata H., Kergoat D., Labari B., Le Feuvre N., Sow F. (dir.), *Le sexe de la mondialisation, Genre, classe, race et nouvelle division du travail*, Paris, Presses de Sciences Po, pp. 21-25.
- Martínez Pizarro J., 2003, « El mapa migratorio de América Latina y el Caribe, las mujeres y el género », CEPAL, serie Población y Desarrollo, n° 44.
- Minvielle R., 2013, *Parcours africains en Amérique latine ou comment s'ébauche un dispositif migratoire transatlantique Sud-Sud*, Thèse de sociologie, Université Aix-Marseille.
- Miranda A., 2012, « Les arrangements des femmes migrantes entre sphères productive et reproductive » in Cossée C., Miranda A., Ouali N., Séhili D. (dir.), *Le genre au cœur des migrations*, Paris, éditions Pétra, pp. 149-164.
- Morice A., Potot S., 2010, « Introduction : Travailleurs étrangers entre émancipations et servitudes » in Morice A., Potot S. (dir.), *De l'ouvrier immigré au travailleur sans papiers, Les étrangers dans la modernisation du salariat*, Paris, Karthala, pp. 5-22.
- Morokvasic M., 1984, « Birds of Passage are also Women », *International Migration Review*, dossier « Women in Migration », vol. 18, n° 4, pp. 886-907.
- Morokvasic M., 2008, « Femmes et genre dans l'étude des migrations : un regard rétrospectif », *Les Cahiers du CEDREF*, n° 16, pp. 33-56.
- Morokvasic M., 2011, « L'(in)visibilité continue », *Cahiers du Genre*, n° 51, pp. 25-47.
- Mozère L., 2002, « Des domestiques philippines à Paris : un marché mondial de la domesticité ? », *Revue Tiers Monde*, t. 43, n° 170, pp. 373-396.
- Mozère L., 2010, « La mondialisation comme arène de « trouvailles accumulées » ? Des domestiques philippines à Paris » in Falquet J., Hirata H., Kergoat D., Labari B., Le Feuvre N., Sow F. (dir.), *Le sexe de la mondialisation, Genre, classe, race et nouvelle division du travail*, Paris, Presses de Sciences Po, pp. 151-164.
- Oso L., Parella S., 2012, « Inmigración, género y Mercado de trabajo: una panorámica de la investigación sobre la inserción laboral de las mujeres inmigrantes en España », *Cuadernos de relaciones laborales*, vol. 30, n° 1, pp. 11-44.
- Parreñas R. S., 2000, « Migrant Filipina Domestic Workers and the International Division of Reproductive Labor », *Gender and Society*, vol. 14, n° 4, pp. 560-580.
- Pellegrino A., 2007, « Immigration et émigration en Amérique du Sud », *Hommes & Migrations*, n° 1270, pp. 102-113.
- Portes A., 1997, *Globalization from Below: The Rise of Transnational Communities*, WPTC-98-01 Princeton University.
- Rizek C., Georges I., Freire da Silva C., 2010, « Trabalho e imigração: uma comparação Brasil-Argentina », *Lua Nova, Revista de Cultura e Política*, n° 79, pp. 111-142.
- Roulleau-Berger L., 2010, *Migrer au féminin*, Paris, PUF.
- Sassen S., 1984, « The New Labor Demand in Global Cities » in Smith M. P. (dir.), *Cities in Transformation*, Beverly Hills, Sage Publications, pp. 139-172.
- Sayad A., 1977, « Les trois âges de l'émigration algérienne en France », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 15, n° 1, pp. 59-79.
- Tarrius A., 2002, *La mondialisation par le bas*, Paris, Balland.

Natacha Borgeaud-Garciandía, Isabel Georges

Thomas W. I., Znaniecki F., 1919/1998, *The Polish Peasant in Europe and America*, Chicago, The University of Chicago Press ; *Le paysan polonais en Europe et en Amérique*,

Récit de vie d'un migrant, trad. française, Paris, Nathan.

Vidal D., 2007, *Les bonnes de Rio, Emploi domestique et société démocratique au Brésil*, Ville-neuve d'Ascq, Presses du Septentrion.